

Fabrice Matignon

40 grammes d'alchimie

Roman

Couverture et photo : FabmtG

Code ISBN : 978-2-9565014-0-4

© Fabrice Matignon, 2018

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

Ce récit est une fiction. Cependant certains faits, personnages et situations qui y sont décrits concernant le strict cadre familial du personnage principal, sont inspirés de faits réels.

En dehors de ce cadre, toute ressemblance avec des lieux, des personnes où des événements existants où ayant existé serait pure coïncidence.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet Ebook.

Œuvre enregistrée sur CopyrightDepot.com sous le numéro 00063259-1

À Joël

*Lorsque Gregor Samsa
s'éveilla un matin au sortir de
rêves agités, il se retrouva dans
son lit changé en un énorme
cancrelat. Il était couché sur le
dos, dur comme une carapace et,
lorsqu'il levait un peu la tête, il
découvrait un ventre brun,
bombé, partagé par des
indurations en forme d'arc, sur
lequel la couverture avait de la
peine à tenir et semblait à tout
moment près de glisser. Ses
nombreuses pattes
pitoyablement minces quand on
les comparait à l'ensemble de sa
taille, papillotaient
maladroitement devant ses yeux.*

FRANZ KAFKA
La Métamorphose
(1912)

Le grenier

« *Départ ligne, dans 8 jours.* »

L'autoradio diffusait une chanson des cinq frères noirs américains du temps où ils entassaient les chansons en tube accompagnés de leur chevelure en touffe. L'index se planta sur le bouton OFF puis dans le silence soudain, l'index pointa vers le plafond et déclara :

— Attention ! On écoute la musique !

La berline électrique emprunta lentement l'allée recouverte de graviers gris-blanc, bordée de platanes immenses.

— Écoutez-moi cette musique qui monte dans la voiture. On se croirait dans la cour de l'Élysée !

— Y a plus de musique, Papa ! Tu viens de la couper ! rectifia Charlotte.

— Mais ma chérie, *yé té parle d'oune mougique minérrrall'* ! précisa Nicolas en prenant l'accent de Salvador Dali.

Après cent mètres sur l'allée, la voiture s'immobilisa devant l'une des deux portes du garage.

— Les filles, on va visiter le jardin. Vous restez à portée de vue. Surtout toi, là, fit-il à l'aînée, d'un ton faussement sévère, en la fixant dans le rétroviseur. Léa répondit par un haussement d'épaules et une mine dépitée. En revanche, tu prends la chienne, elle ne pourra pas te suivre dans cet océan d'herbes hautes.

Il se tourna vers sa femme et lui ordonna fermement :

— Toi, tu restes ici !

Il sortit de la voiture qui n'était plus occupée que par Marie-Ange. Il en fit le tour par-devant en prenant une démarche de serveur en livrée, ouvrit la porte et déclara, le menton relevé :

— Que madame la Comtesse veuille bien sortir, nous allons de ce pas visiter nos jardins privés !

Marie-Ange tendit la main, façon femme du monde, et attendit que son galant chauffeur veuille bien la saisir. Il la lui prit en déclarant :

— Faites attention à vos jupons et votre belle crinoline. Je ne voudrais pas vous froisser, madame la Comtesse... et prenez garde au marchepied. Il ne faudrait pas que vous vous retrouviez le nez dans ce magnifique gazon.

Il fit un geste de la main montrant une flore désordonnée où fleurissaient les pissenlits. Elle mima le relevé de jupons et sortit du « carrosse » sans dommage. Le chauffeur en profita pour lui baiser la main mais la comtesse, choquée, lui mit une tape sur la joue de la main qui avait reçu l'affront.

— Goujat ! fit-elle d'un air hautain.

Bras dessus, bras dessous, tous deux s'éloignèrent dans le jardin à bonne distance de la maison. Ils s'arrêtèrent et observèrent cette demeure, en silence.

Celle-ci était magnifique. Grande bâtisse de plain-pied en pierre de taille rehaussée d'un perron ouvragé qui donnait sur une terrasse laquelle, servait la grande porte d'entrée. Deux niches taillées dans la pierre se trouvaient de part et d'autre de l'escalier. Un toit d'ardoise mansardé en parfait état et de grandes ouvertures côté plein sud, promettaient une belle lumière dans la maison.

Charlotte vint les rejoindre. Elle avait bien du mal à suivre sa sœur dans cette verdure abondante. Nicolas l'installa sur ses épaules :

— Ma chérie, il faudra la peindre cette maison...

— Bé Papa, on va pas peindre la maison, elle est bien comme ça !

— Non, je voulais dire : la dessiner sur une feuille de papier et ajouter de la peinture à l'eau avec des pinceaux. Comme tu sais faire... Avec Charlotte têtard, Léa têtard, Maman princesse têtard et Papa crapaud !

— Et t'as oublié Plume !

— Plume têtard ?

— Nan, Plume le chien !

— Léa, elle est où, tu la vois ? demanda Nicolas à la comtesse, redevenue femme du peuple.

— Oui, t'inquiète, je la suis.

Léa s'était placée entre deux peupliers, avait écarté les bras et interpella son père en portant la voix haute :

— Papa, on pourra mettre une balançoire ici ?

— Oui certainement. Enfin, on réfléchira à l'endroit où on la mettra. Mais vous aurez une balançoire, y a pas de doute.

L'immense jardin était magnifique en ce printemps. Les arbres et arbustes soigneusement disposés en bosquets offraient un ensemble harmonieux. Des forsythias, des pieris aux jeunes feuilles rouges, différents cerisiers du Japon, certains retombants et d'autres bien droits imposaient leurs fleurs en abondance. Des mimosas et des magnolias répandaient déjà leurs pétales en cercle sur l'herbe.

— Ce que nous fait découvrir ce jardin est bien au-delà de ce que j'avais imaginé, une explosion de couleurs ! déclara Marie-Ange, émue.

— Ma mie, si nous faisons un tour derrière un bosquet ? Vous me montreriez vos chevilles ?

— Mon chéri, tu ne pourrais pas être sérieux deux secondes !

— Sérieux ?... Je ne connais pas ce concept étrange dont tu fais référence, mais mon ange tu as raison, nous arrivons ici à la meilleure saison, et encore, nous n'avons pas tout vu. Nous sommes sur le versant sud de la maison. J'ai hâte d'en avoir fait le tour.

Léa avait déposé la chienne dans l'herbe où celle-ci progressait en bonds de cabri laissant apparaître la pointe de ses oreilles par intermittence. Le spectacle était cocasse.

L'autre côté de la maison laissait découvrir un jardin encore plus vaste, bordé d'une forêt épaisse. Là aussi, des arbres et arbustes en fleurs décoraient l'espace. Le soleil matinal inondait de ses rayons les branches et rameaux naissants, porteurs de bourgeons. Plus loin, quelques bouleaux et de grands chênes complétaient ce tableau.

Le ronronnement d'une voiture se fit entendre. Ils firent le tour et rejoignirent le perron. De cet endroit, ils observèrent l'arrivée à grandes enjambées de la petite-fille du précédent occupant, Mlle Gabrielle Garry-Lessieu, jolie jeune femme brune de vingt-deux ans.

— Bonjour. Désolée, je suis en retard ! Veuillez m'excuser de ce contretemps... Vous avez pris le temps de faire une visite extérieure ?

— Oui, bonjour mademoiselle. Absolument. C'est encore plus magistral que lors de ma toute première visite, l'hiver dernier ! Votre grand-père était un véritable botaniste, il a décoré cet incommensurable jardin avec des essences florales éblouissantes !

— Oui, jardinier à ses heures perdues, il se faisait également aider par des spécialistes. Mais vous verrez cet après-midi, le soleil devant la maison va enchante ce

jardin d'Éden. Nous pourrions en faire le tour mais il nous faudrait un temps infini... ou alors, une voiturette ferait l'affaire.

— Une voiturette qui couperait l'herbe sur son passage ! plaisanta Nicolas.

— Vous voulez parler d'une tondeuse, je pense ? fit la demoiselle, amusée. Vous allez avoir une lourde tâche, celle de maintenir ce décor. N'envisagez pas une tondeuse de celle où l'on marche derrière. C'est impossible ! Le jardin fait trois hectares. Et n'oubliez pas la forêt au versant nord qui est à compter dans votre propriété.

Après quelques tours de clé, la porte ouvragée s'ouvrit sur un grand vestibule où pendait au plafond un imposant lustre en cristal de roche. Trois portes desservaient une première chambre, un petit salon et le couloir qui traversait la maison et distribuait les accès aux autres pièces. Nicolas remarqua le parquet ancien en point de Hongrie. Les premiers pas sur le chêne centenaire le firent joyeusement murmurer de quelques grincements et craquements. Volets et fenêtres furent ouverts. La lumière inonda le petit salon puis le grand salon et, ensuite, les chambres disposées de l'autre côté. Les passages de portes étaient plus larges que les dimensions habituelles. Gabrielle informa le père de famille que les issues avaient été prévues pour permettre à son arrière-grand-mère, en fauteuil roulant, de circuler sans difficulté. Nicolas nota quelques travaux de rafraîchissement à prévoir mais rien qui n'engendrerait de grosses dépenses.

Ce nouvel acquéreur n'avait que faire, pour l'heure, de ce que pouvait coûter les travaux de cette demeure qui le faisait nouveau propriétaire terrien et immobilier.

Dix-huit mois plus tôt, Nicolas avait reçu l'appel d'un notaire implanté dans le sud de la France. Cet appel était similaire à une grille de la Loterie nationale dont chaque numéro coché était gagnant.

« Monsieur, êtes-vous le neveu de M. Bouchardon ? » Nicolas répondit par l'affirmative. « Alors, poursuit le notaire, j'ai l'honneur de vous informer que vous êtes légataire universel de la personne sus-nommée et destinataire de douze millions d'euros, après impôts. Un détail qui a son importance en France » avait cru bon de rajouter le représentant de l'État qui était personnellement en délicatesse avec le fisc.

Nicolas connaissait de loin ce vieil oncle fortuné et esseulé qui était d'une avarice malade. Il vivait chichement et avait additionné ses biens sans même en profiter lui-même. Le nouvel héritier avait sauté sur les genoux de cet oncle dans sa prime jeunesse et ne s'en souvenait que très vaguement.

Il pouvait donc y avoir des travaux à prévoir dans cette propriété sans mettre en danger les finances de ses nouveaux occupants.

La visite bifurqua par le grand garage et ses deux portes. Le volume permettait d'y loger deux voitures mais également tous les outils de bricolage et de jardinage qu'il ne possédait pas encore. La découverte de la maison se poursuit dans la cuisine. Une partie des murs était couverte de carreaux de faïence anciens dont les motifs culinaires et végétaux avaient été peints à la main. L'ensemble donnait un rendu rustique du plus bel effet. Seul un lessivage semblait indispensable. Le piano de cuisson, attendu dans l'après-midi, y trouverait parfaitement sa place. Quatre chambres, trois salles de bains. Toutes les pièces comprenaient un parquet en

chêne hormis les salles d'eau et la cuisine, recouvertes de tomettes de terre cuite.

La visite de la maison s'acheva par le grenier. Une trappe au plafond s'ouvrait électriquement et poursuivait le mouvement par le déploiement d'un escalier articulé. La mise en place de l'escalier entraînait par automatisme l'éclairage de cet espace sous les toits.

— Je vous en prie, après vous, fit la jeune femme à l'intention de Nicolas.

Il s'exécuta, escalada l'escalier et fut surpris en découvrant un grenier spacieux encore aménagé de ses meubles : une chaise, un bureau encombré de piles de documents, un réfrigérateur, une paillasse de travail et des armoires vitrées disposées à plusieurs endroits. La paillasse était occupée par de nombreux ustensiles et fioles : des tubes à essai rangés dans leurs supports métalliques, des pipettes graduées, des flacons reliés par des tuyaux transparents souples, des appareils de mesure et d'émulsion, un mortier en porcelaine, une boîte de gants en latex et un microscope. La pièce semblait toujours habitée mais la poussière et les toiles d'araignée en évoquaient l'abandon.

Gabrielle, découvrant les lieux à son tour, fut stupéfaite.

— Je vous prie de bien vouloir me pardonner ! Il était prévu que le grenier, comme le reste de la maison, soit déménagé... Je n'ai pas vérifié et j'en suis désolée ! Je vais rappeler l'entreprise et leur dire de réparer cette méprise.

— Non, ce ne sera pas nécessaire ! rassura Nicolas. Ne vous en faites pas. Je me chargerai, en son temps, d'enlever tous ces éléments. Et puis les armoires et le bureau, si vous n'en avez pas d'utilité et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je peux les garder !

— Vous êtes bien aimable, mais vraiment ça me désole de vous laisser cet espace dans un état

inconvenable ; enfin, j'accepte de vous céder la totalité des meubles de ce grenier en échange de la réparation morale de cette erreur.

— Marché conclu ! fit Nicolas, un sourire satisfait, mais dites-moi, c'est un véritable laboratoire ce grenier ; votre grand-père était-il laborantin ?

— Pas exactement. Mon grand-père était d'abord un homme fantasque et curieux de tout. Un peu chimiste, un peu mathématicien et aussi botaniste. Il disait souvent qu'il ferait fleurir les saules pleureurs de roses rouges pour les rendre moins tristes. Il travaillait aussi sur la décoction de diverses plantes. Il disait même travailler sur les molécules ; la base du vivant. Beaucoup de personnes le pensaient un peu fou. Je pense qu'une seule chose l'animait : la soif de la connaissance en tout domaine.

— C'est un véritable hommage à votre grand-père que vous nous faites. Vous nous feriez presque regretter de ne pas l'avoir connu.

— Vous êtes gentil ; il aimait partager ses connaissances et il le faisait avec beaucoup d'humour. Lorsque j'étais avec lui, il n'avait qu'un objectif : me faire rire en distillant son savoir. C'étaient des moments de pur délice. En revanche, cette pièce était son domaine et on avait interdiction d'y monter.

En remarquant un jeu de tarots posé sur le bureau, elle ajouta :

— Il aimait aussi les sciences occultes. Il avait comme bonne amie une cartomancienne, qui pratique encore aujourd'hui. Elle lisait dans les lignes de la main et faisait, paraît-il, tourner le guéridon pour faire parler les morts.

Au fond du grenier, remarquant un lavabo et un lit simple, Nicolas poursuivit :

— Votre grand-père dormait dans le grenier ?

— Parfois il y passait la nuit effectivement. Il y dormait peu et passait la plus grande partie de la nuit à ses travaux. Vous emménagez quand ? interrogea la jeune femme en se dirigeant vers l'escalier afin de regagner le rez-de-chaussée.

— Nous attendons les déménageurs pour cet après-midi.

L'escalier fut replié, la trappe refermée, ils se dirigèrent vers le hall d'entrée. Gabrielle tendit à Nicolas les clés de la maison en lui souhaitant la bienvenue chez lui !

— Je vous remercie, mademoiselle ! Je ferai bon usage de ces clés !

— J'en suis persuadée, dit-elle avec le sourire. Je vous remets également mon numéro de téléphone dans le cas où vous auriez besoin de me joindre.

Nicolas enregistra le numéro directement dans le répertoire de son téléphone puis, rejoint par sa femme et ses filles, accompagna Gabrielle jusqu'à sa voiture. Lorsque celle-ci eut atteint la route, le propriétaire heureux improvisa une chanson sur un air inventé pour la circonstance :

*« Nous sommes propriétaires,
De tous ces hectares de terre,
La maison n'est pas moche,
Les clés sont dans ma poche. »*

Léa fit « TOC-TOC » en pointant son index sur sa tempe, Charlotte se mit à danser, levant les bras, remuant les fesses et Marie-Ange frappa dans ses mains en rythme en délivrant un sourire éclatant.

— Ma chanson, qui mériterait l'Eurovision, m'a donné faim ; faudrait pas perdre de temps, tout le monde en voiture, on va au restaurant !

L'après-midi fut prolifique. Marie-Ange prit en charge l'arrivée des camions et la répartition des meubles dans chaque pièce ; le piano demi-queue fut installé dans le petit salon et le piano de cuisson adossé aux carreaux de faïence. Cette femme, à la chevelure rousse et à l'énergie de ses trente-cinq ans, savait prendre en charge les événements et diriger les équipes. Son statut de Chef de projet chez un grand promoteur immobilier en Île-de-France l'y aidait grandement.

Léa avait pour mission de veiller sur Charlotte et la petite chienne, de les maintenir à distance raisonnable de tout mouvement de camions et de meubles.

La liste des outils au bout du crayon, Nicolas cochant au fur-et-à-mesure chaque élément qu'il déposait dans le chariot de ce grand magasin de bricolage. Sa liste comportait REMORQUE et TONDEUSE pas encore cochés mais il comptait bien s'en charger.

Le grenier dégageait une atmosphère mystérieuse. Ses armoires vitrées étaient remplies d'objets et de fioles, de documents scientifiques empilés, de boîtes de toutes tailles comportant des indications incompréhensibles. Marie-Ange s'imprégnait de ce lieu qui semblait suspendu dans le temps, tout comme cette horloge accrochée à la poutre centrale de la charpente et dont les aiguilles s'étaient arrêtées à *09h47, le 5 août 2015*.

— Il faudra qu'on donne tout ça à un laboratoire, affirma-t-elle à Nicolas qui était assis derrière le bureau encombré, le dos appuyé sur le siège, les bras croisés, balayant le grenier du regard.

— On verra ce qu'on fera en son temps de toute cette quincaillerie de savant fou.

Marie-Ange vint embrasser Nicolas sur le front avant de descendre au salon.

— Je t'aime, fit Nicolas dans un murmure.

— Et moi, autant que toi !

C'est la réponse qu'elle faisait invariablement. Les sentiments acquis à ce sujet lui faisaient peur. Il lui fallait des preuves chaque jour. Mais aujourd'hui, elle ne doutait pas.

Le premier tiroir du bureau montrait que le chercheur amateur amassait un tas d'objets singuliers et ce bric-à-brac dévoilait un fumeur occasionnel (cigarette, cigare, pipe) et amateur de liqueurs en mignonnettes. Des clés, des pièces de monnaie, des boutons de chemise, des trombones et même des soldats de plomb enrichissaient ce fatras. Une photo au fond du tiroir attira son attention. Il la prit en main et la détailla : un homme assis, les yeux écarquillés, la bouche ouverte et souriante, des cheveux gris et désordonnés, Nicolas en était certain ; il se trouvait devant l'image du dernier occupant. À l'expression du visage, cet homme plutôt âgé avait sans doute résolu l'énigme de l'œuf et de la poule ou venait de découvrir le mouvement perpétuel. Derrière lui se tenait, debout, les mains posées sur le dossier du fauteuil, un beau jeune homme qui portait raide, le sourire poli. À voir l'arrière-plan, c'était ici qu'avait été prise cette photo. Même décor sans la poussière ni les toiles d'araignée. Nicolas retourna la photo et put y lire :

Jean-Baptiste, Maxime, juin 2015.

L'autre tiroir, lourd, était occupé de cahiers en nombre. Nicolas saisit le premier de la pile et le feuilleta. Les pages étaient noircies au crayon de bois, de notes, de croquis, de chiffres et de textes en latin. Le chercheur

maniait, sans nul doute, la langue savante avec une parfaite aisance.

Croquis de plantes, de feuilles, de fleurs, croquis d'animaux disséqués accompagnés de légendes latines, des chiffres dans tous les sens et des annotations en marge, des formules chimiques ; personne d'autre que l'auteur de ces pages ne pouvait s'y retrouver. Certaines d'entre elles comportaient des bouts de papier pliés et collés qui cachaient d'autres notes, formules, croquis et chiffres.

— Papa, je peux monter ? interpella Léa en bas de l'escalier.

— Oui, monte ma chérie !

— Oh ! là ! là ! mais c'est quoi tout ça ? s'exclama l'enfant en pénétrant dans le grenier.

— C'est ce qui appartenait au monsieur qui habitait ici avant et qui a été laissé tel quel.

— Il faisait quoi avec tout ça ?

— Il était chercheur... pas chercheur professionnel mais chercheur pour occuper son temps.

— Il devait avoir beaucoup de temps parce qu'il y a beaucoup de bazar, fit la jeune fille en penchant la tête sur l'épaule de son père.

Caressant la joue de l'enfant, Nicolas, souriant, ajouta :

— On fera le ménage et on donnera tous ces objets à un laboratoire.

— Oui c'est bien, parce que moi, je veux pas chercher !

— Il faut aimer les mathématiques pour être chercheur. Il me semble que tu n'apprécies pas trop les maths, je crois, précisa Nicolas en poursuivant la consultation du recueil de notes.

— Y a des maths dans la musique et c'est déjà beaucoup ! affirma Léa en mimant des pas de danse classique.

Ce cahier montrait en son centre une bosse. Un objet devait y être fixé. Nicolas tourna un ensemble de pages et constata, qu'effectivement, un objet étrange était collé au milieu de celles-ci. Cinq fines aiguilles courtes surmontaient un socle de plastique blanc, lui-même muni d'un piston court en contact du papier. Sous l'objet était inscrit en lettres majuscules, plusieurs fois tracées, six mots en latin soulignés. Nicolas glissa machinalement son doigt sur les aiguilles de cette seringue l'air songeur quand soudain Léa se jeta sur lui, le bouscula en criant d'effroi.

— J'ai... j'ai vu une souris ! Y a une souris dans le grenier ! Elle est passée là. Y a des souris, Papa, dans la maison !

— C'est normal, ma cocotte, qu'il y ait des souris dans une maison comme celle-ci, fit son père en relâchant l'emprise de sa main qui, par réflexe avait enserré la seringue et les pages du cahier. Ma fille a peur des souris ! s'amusa Nicolas, en déposant dans le tiroir le cahier refermé.

— Mais non, j'ai pas peur des souris, mais celle-là m'a surprise. Elle était debout sur ses pattes arrière et s'est sauvée quand je l'ai vue.

— Demain, rassura Nicolas d'une voix apaisante en étreignant sa fille, nous achèterons des tapettes à souris, on va y mettre un bout de fromage et au revoir les souris ! Tu vois, c'est simple. Tu viendras avec moi ?

— D'accord ! je viendrai avec toi, dit-elle en passant les bras autour du cou de son père.

Nicolas serra encore un peu plus cette petite demoiselle qui grandissait trop vite à son goût. Sans même s'en rendre compte, il déposa sur le pyjama de Léa, cinq fines gouttes de son sang.

Le piège

« Départ ligne, dans 7 jours. »

En lignes droites ou en travers, en diagonale, en arc de cercle, autour des arbres ou au hasard, Nicolas avait la tonte ludique. Assise sur ses genoux, un chapeau de paille sur la tête, Charlotte partageait la joie de son père : les mains posées sur les bras accrochés au volant, elle s'imaginait guider elle-même l'engin qui répandait le parfum d'herbe fraîchement coupée.

Léa et Marie-Ange, les manches retroussées, regardaient par la fenêtre de la cuisine ce spectacle réjouissant entre deux coups d'éponges moussantes sur les murs de la cuisine.

— Papa travaille demain ? demanda la fillette à sa mère.

— Oui, c'est la dernière semaine avant ses vacances.

— Et toi, tu restes toujours à la maison maintenant ?

— J'ai pris une année sabbatique. Une année sans aller au travail. On va pouvoir, librement et à notre rythme, faire les travaux d'embellissement dans la maison. Ensuite, je reprendrai mon boulot comme si je ne l'avais jamais quitté.

Léa se demandait quelle était cette drôle d'entreprise qui pouvait se passer de sa maman pendant une année entière ? Une bulle de savon s'était formée sur sa main. Elle l'agita. La bulle s'envola ; son courage aussi.

— Je crois que Plume a faim, Maman. Elle tourne autour de sa gamelle. C'est l'heure qu'elle mange ?

— Oui. Tu peux t'en charger, si tu veux.

Marie-Ange avait bien compris que pour Léa, l'éponge aujourd'hui, c'en était fini. Tout en continuant à s'échiner sur la faïence de la cuisine, elle devinait par les bruits qui lui parvenaient, ce qui se passait au salon : les croquettes versées, la chienne les croquant avec avidité, puis, quelques minutes plus tard, la banquette tirée, le couvercle du clavier relevé, Léa se mit au piano.

Les premières notes de ce *Nocturne* de Chopin furent inmanquablement accompagnées par le chant de la chienne ; trois minutes de grandes plaintes aiguës et quelques variations plus graves. Assise sur son séant, elle tendait son cou et son museau, rabattait ses oreilles et envoyait, après une grande inspiration, un chant délicat et limpide. Elle répétait l'exercice plusieurs fois, y ajoutant des intonations différentes puis, satisfaite, regagnait son panier, les oreilles dressées, conservant une écoute attentive. La petite famille n'était plus étonnée par ce spectacle mais il faisait toujours la joie et l'étonnement des invités qui, les yeux écarquillés, écoutaient ce manège avec amusement.

Au loin, le ronronnement de la tondeuse se faisait toujours entendre. C'était dimanche. Le dimanche, le bruit est interdit. Les voisins pourraient s'en plaindre. Mais pour cela, il faut des voisins et les plus proches étaient hors de portée du bruit.

— Tu vois, là tu as une petite clenche de bois qui pivote sur un axe en métal avec, au centre, un clou et près de l'axe, un anneau. Tu coupes un petit carré de fromage que tu plantes sur le clou. Ensuite, tu rabats l'arceau en métal muni d'un ressort vers l'arrière et tu fais passer cette tige vers l'avant puis tu la passes dans l'anneau. Elle

retient l'arceau jusqu'à ce que la souris vienne appuyer sur la clenche lorsqu'elle grignote le fromage.

Nicolas prit un crayon et abaissa la clenche. L'arceau fut libéré, pivotant instantanément avec force sur la clenche. Léa fit un bond en arrière.

— Oh ! là ! là ! faut pas y mettre les doigts !

— Ah non ! c'est à manipuler avec précaution. On va en déposer plusieurs le long de ce mur et dans les coins ; il ne faudra surtout pas que Charlotte se promène par là, elle mangerait tout le fromage ! déclara Nicolas dans un éclat de rire.

— Je crois qu'elle va se faire manger les doigts par la tapette ! renchérit Léa dans le même éclat de rire.

La disparition

« Départ ligne, dans 18 minutes. »

Ça circulait bien en ce vendredi matin entre Paris et Arpajon. Pare-soleil abaissé, lunettes sur le nez, le soleil printanier inondait de ses rayons les champs de colza en fleurs. Bien peu de sièges étaient occupés dans le bus 815 qui avalait les kilomètres de la N20. Veille de vacances scolaires oblige, les voyageurs présents étaient déjà ailleurs et les autres étaient déjà absents. Cela tombait bien, Nicolas ne voulait pas s'échiner à la tâche aujourd'hui. Ses pensées vagabondaient entre pots de peinture, ponçage de parquet, tonte du reste de la pelouse et déménagement du grenier. Il n'allait pas s'ennuyer pendant ces deux semaines de vacances. Marie-Ange aurait sa part de travaux et d'ailleurs elle comptait bien y participer. Pour cela, il devrait accepter la présence, pendant quelques jours, de sa belle-mère qui se chargerait de veiller sur les enfants. Il ne manquerait pas de lui préciser qu'elle serait la première personne invitée dans cette maison, histoire peut être de gagner quelques points dans son estime...

La vibration le sortit de ses pensées. Nicolas saisit discrètement son portable pour y lire les deux messages qu'il venait de recevoir.

Marie-Ange : *Nous sommes dans le grenier pour y passer l'aspirateur et faire les poussières. Tous les pièges à souris sont désarmés et le fromage a été mangé. Certains sont à l'envers.*

Marie-Ange : *C'est pas Charlotte, elle a tous ses doigts – accompagné du smiley approprié – Je vais refaire tout comme tu m'as montré. Bisous Papounet. Léa.*

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? se demanda Nicolas en négociant le dernier virage le menant au terminus de la ligne.

Léa, qui était chargée de faire tomber les poussières et les toiles d'araignée à l'aide d'un plumeau, s'était installée dans le fauteuil du grenier et ouvrit de façon nonchalante le premier tiroir du bureau qui lui tombait sous la main. Elle saisit le recueil de notes qui surplombait la pile. Elle fit défiler les pages et s'arrêta sur celle qui comportait l'objet à aiguilles en son centre. Elle trouvait incongrue la présence de ce machin piquant dans un cahier.

En revanche, la phrase incompréhensible au-dessous attira son attention.

Nicolas avait fermé sa ligne sur le pupitre géolocalisé et ouvert les portes du bus pour libérer les trois voyageurs blasés.

Adoptant un ton railleur et un langage familier, il passa un coup de fil à son collègue et ami, lui rappela qu'il serait en vacances dans quelques heures puis ils convinrent de se retrouver vers midi devant la brasserie qui servait traditionnellement de cantine d'entreprise.

Encore quelques mots échangés puis il raccrocha et déposa son téléphone dans le vide-poche. Il entra les données de la ligne suivante. Le pupitre lui indiqua :

« Départ ligne, dans 8 minutes. »

Il ouvrit les portes du véhicule pour y faire monter les quelques voyageurs qui n'étaient pas résolus à abandonner leur activité routinière. La brochette des quidams du jour donnait à voir la voyageuse accompagnée de son magazine de salle d'attente pour médecin conventionné. La suivante, maquillée comme une C3 volée et qui, sans maquillage, ressemblait à une « traction-avant » rouillée. Le petit bonhomme rond qui, selon son humeur, parlait politique ou ne parlait pas. Les jeunes qui se collaient dans le fond du bus pour y bouffer des immondices grasses et y laisser choir les emballages. Celui qui, d'un air penaud, se rapprochait du chauffeur pour lui rappeler qu'il n'avait pas les moyens de se payer un billet et demandait s'il pouvait... Et le jeune à la tête surplombée de dreadlocks avec des yeux trahissant la consommation de produits illicites. Ils prirent tous place à bord du bus à destination de Paris.

L'aspirateur dans les oreilles, cahier sur les genoux, la jeune fille cherchait à lire ces mots qui, visuellement dominaient le reste des écrits tant ils étaient apposés de façon appliquée, répétés et soulignés : « *CORP... CORPUS HOMINE AD CORPUS MUS IAM* », puis répéta la formule à haute voix en se mettant debout dans l'intention de surpasser la turbine de l'aspirateur :

CORPUS HOMINE AD CORPUS MUS IAM !

Ce texte, elle venait de le déclamer, le bras en l'air, façon tragédie grecque.

— Maman ! Maman ! c'est du latin, ça ?

« *Départ ligne, dans 3 minutes* ».